



DU CÔTÉ DES RÉSIDENCES

NICOLE THIERS



En novembre 2016, j'ai eu le plaisir de séjourner au Collège international des traducteurs littéraires d'Arles, où Inese Pētersone, qui y faisait une résidence d'un mois, m'a accordé un entretien.

Inese, est-ce que tu pourrais te présenter et nous dire comment tu t'es intéressée au français ?

Je suis traductrice littéraire et je viens de Lettonie, de Riga. J'ai commencé à m'intéresser au français quand j'avais dix ans ; j'allais dans une école française et, assez vite, la France, la langue et la culture françaises sont devenues, j'ose le dire, mon grand amour ! Alors plus tard, j'ai fait des études de langue et littérature françaises à l'Université de Lettonie.

Et comment es-tu devenue traductrice littéraire ?

La traduction ne m'a pas intéressée tout de suite. Après mes études, j'ai été professeur dans une école, puis à l'université ; ensuite, j'ai travaillé dans une association culturelle, où j'étais responsable des relations avec les pays francophones ; j'avais une collègue qui était traductrice littéraire du suédois et nous discussions souvent. À la même époque, une écrivaine luxembourgeoise francophone venue à Riga m'a offert son livre, un recueil de nouvelles. J'en ai choisi une qui me plaisait beaucoup, « Le petit cochon qui savait voler¹ » (*rires*).

¹ Il s'agit de Rosemarie Kieffer. (NdLR)

Mais c'est génial, cette nouvelle ! Je l'ai traduite et proposée à une revue littéraire, qui l'a prise tout de suite. C'est comme ça que ça a commencé.

Et après, tu as fait d'autres essais ? Comment te procurais-tu les livres ?

À l'époque², il était pratiquement impossible de se procurer des livres en version originale en Lettonie. On n'en trouvait pas en librairie ! Pour les traductions, on nous disait que les droits d'auteur coûtaient très cher... En fait, on pouvait traduire ce qui avait déjà été traduit en russe, qui était déjà passé par la censure à Moscou. Mais on traduisait quand même de bonnes choses.

Les livres d'auteurs français, donc, étaient plutôt offerts par des amis. Parfois aussi je partais en mission en France ou ailleurs, pour des journées de la culture par exemple, et alors j'achetais des livres. Le premier que j'ai traduit, on me l'avait offert aussi : les *Contes de Bretagne*, et le deuxième, c'était un recueil de nouvelles d'André Maurois. Il était très connu pour ses grandes biographies sur Balzac, etc. La traduction en letton avait été tirée à 100 000 exemplaires et, en deux jours, il n'était plus possible de le trouver en librairie. Les stocks étaient épuisés.

On a l'impression que 100 000 exemplaires, c'est beaucoup, pour un pays relativement petit !

À l'époque, on n'hésitait pas à réaliser de gros tirages. Aujourd'hui, ça peut aller jusqu'à 2000 exemplaires, dans le meilleur des cas... Vu la population de la Lettonie, nous n'avons pas un très grand lectorat.

Autrefois, toute cette vie matérielle qui a tant d'impact sur les gens aujourd'hui n'existait pas, on était privé de tout. Les gens s'intéressaient beaucoup plus à la culture, à la littérature, au théâtre, au cinéma...

2 Inese parle de l'époque où la Lettonie faisait partie de l'URSS. (NdIR)

À cette époque-là, qui t'a commandé tes traductions, tes premières ?

Les maisons d'édition d'État ; il y en avait plusieurs... Cela n'a pas été facile, il était assez compliqué de s'intégrer. Les traductions étaient confiées à de vieilles dames déjà reconnues, alors il fallait faire ses preuves, trouver quelque chose qui pouvait d'un côté intéresser la maison d'édition, de l'autre être susceptible de passer la censure. Dès que ce n'étaient pas des classiques déjà publiés dix fois, ça devenait difficile. De mon côté, j'ai toujours cherché à traduire des livres plus récents. Pas facile, mais faisable.

Et maintenant, qui propose les livres aux éditeurs ? Y a-t-il des agents littéraires en Lettonie, les éditeurs vont-ils dans des salons ?

Oui, bien sûr. Avant, je le faisais moi-même, c'est vrai. Plus maintenant. Je travaille pour la plus grande maison d'édition lettone, Zvaigzne ABC. On me demande parfois de lire ce qui a été ramené des salons, de donner mon opinion ; c'est une mission assez délicate parce que si je dis non... Cela dit, si un livre m'intéresse, je suis bien placée pour le traduire !

Il y a dix, douze ans, en revanche, c'était toujours moi qui proposais, je traduais rarement des livres que je n'avais pas choisis moi-même, mais c'était dur. Il fallait trouver une maison d'édition qui soit intéressée et qui accepte mon choix, il fallait chercher un financement pour la réalisation du projet, surtout quand on prenait un auteur inconnu jusque-là dans notre pays. On ne sait jamais comment un livre va se vendre... C'était donc tout un travail, plein de défis, mais je l'aimais bien.

Quels genres de livres les Lettons aiment-ils lire ? Préfèrent-ils la littérature nationale, la littérature traduite ? Et en littérature traduite, qu'est-ce qui leur plaît le plus ? Les ouvrages d'origine anglo-saxonne, russe... ?

C'est compliqué, parce que je n'ai pas de chiffres, ce sera plutôt mon opinion personnelle, un peu simpliste peut-être. Selon moi, ce qu'on lit le plus, ce sont surtout les littératures lettone et anglo-saxonne. Concernant la littérature lettone, il existe bien sûr un attachement sentimental au pays, il faut bien le dire, et on apprécie beaucoup les romans biographiques sur des personnalités lettones ; à part ça, évi-

demment, beaucoup de polars venant de n'importe quel pays. Et puis, il existe aussi un nombre non négligeable de « dégustateurs » de littérature... Pour les maisons d'édition, c'est un équilibre difficile à trouver, parce qu'elles doivent proposer un peu de tout, sinon elles ne peuvent pas survivre.

Pour ce qui est de la « dégustation » littéraire, j'adore Modiano et j'ai traduit quatre de ses romans, dont le dernier, *Pour que tu ne te perdes pas dans le quartier*, est sorti en Lettonie début 2015. Ici, à la bibliothèque d'Arles, j'ai trouvé dix de ses principaux livres, réunis en un seul volume dans la collection Quarto chez Gallimard³. J'aimerais beaucoup traduire la totalité de ce recueil, parce que Modiano est un auteur français très apprécié en Lettonie, mais... est-ce qu'on pourra se le permettre ? L'ouvrage fait plus de 1000 pages... Les ventes ne vont pas atteindre de gros chiffres. Je vais quand même essayer de faire avancer ce projet.

On lit aussi beaucoup de littérature russe... en russe, car la population russophone de Lettonie est importante.

Autre chose : un problème récurrent pour la traduction de notre littérature dans les langues étrangères est qu'il n'y a pas beaucoup de personnes qui connaissent le letton à l'étranger. Nous avons même créé un programme d'études s'adressant aux traducteurs littéraires étrangers qui voudraient apprendre le letton.

Parce que le letton est une langue assez peu répandue ?

Oui, elle est parlée par un nombre restreint de personnes ; nous sommes un peu plus de deux millions en Lettonie, dont environ 40% de russophones. Donc, pour à peine plus d'un million de lecteurs, ça revient très cher, de faire traduire un livre en letton et de le publier.

Et le letton n'est parlé qu'en Lettonie ?

En principe, oui, mais il y a eu une forte immigration : dans l'entre-

3 Dans la collection Quarto de Gallimard, le recueil intitulé « Romans » de Patrick Modiano contient : *Villa triste* - *Livret de famille* - *Rue des boutiques obscures* - *Remise de peine* - *Chien de printemps* - *Dora Bruder* - *Accident nocturne* - *Un pedigree* - *Dans le café de la jeunesse perdue* - *L'Horizon*. (NdIR)

deux-guerres, puis plus tard. Les diasporas lettones tiennent beaucoup à leur culture et tentent de la conserver ; en Allemagne, en Grande-Bretagne, en Australie et partout ailleurs dans le monde, les Lettons créent des chorales, des groupes de danse, des écoles pour que leurs enfants apprennent la langue, et toutes sortes d'autres choses, mais jusqu'à quel point ils lisent les livres publiés en Lettonie... je ne sais pas.

La langue lettone est particulière, sans rapport aucun avec les langues slaves ?

C'est ça ; c'est une langue du groupe balte, dans la famille indo-européenne, comme le lituanien. L'alphabet letton est fondé sur l'alphabet latin, mais avec des signes diacritiques. Bien que la Lettonie ne soit pas grande, on a aussi des différences linguistiques. Par exemple, l'une des langues de Lettonie, le live, est menacée d'extinction. Aujourd'hui il n'y aurait plus que 250 Lives. Un écrivain belge francophone, Jean-Luc Outers, est venu en Lettonie plusieurs fois et il a écrit un texte intitulé « La disparition du live », publié en letton en 2002, dans lequel il compare la situation de cette langue avec celle de sa langue d'enfance. C'est un texte très émouvant ; j'ai reçu beaucoup d'appels à son sujet, les gens ont été profondément touchés⁴.

Comment cela se passe-t-il par rapport au choix des auteurs ? Patrick Modiano... et qui d'autre ?

Je ne peux parler que de mon propre cas... Récemment, j'ai traduit *Dieu voyage toujours incognito* de Laurent Gounelle, qui était proposé dans une foire du livre et dont les collègues lituaniens nous ont dit que cela marchait très bien chez eux. Nous, nous ne le connaissions pas du tout. Alors je suis venue à Arles avec l'intention de lire d'autres livres de Gounelle, ce que j'ai fait pour choisir le suivant. Et puis je suis en train de finir la traduction de *Et je danse*, de Jean-Claude Mourlevat et Anne-Laure Bondoux, deux auteurs qui écrivaient essentiellement pour des adolescents jusqu'ici, et qui se sont mis en-

4 Cf. <http://www.bon-a-tirer.com/volume130/jlo.html> [NdLR]

semble pour écrire ce livre-là, un roman touchant et intéressant, sorti en 2015.

J'ai aussi traduit pas mal d'auteurs belges (Jacqueline Harpmann, Adamek, Caroline Lamarche, Jacques De Decker) et suisses francophones, Roland Buti par exemple, qui a eu le prix suisse de littérature 2014 pour son roman *Au milieu de l'horizon*, qu'il est venu présenter à Riga et qui a donné lieu à beaucoup d'interviews. Et je traduis actuellement le troisième livre de Joël Dicker, *Le Livre des Baltimore*.

En Lettonie, qu'est-ce qui se lit comme littérature française ? Des romans, des essais de sciences humaines, de la littérature jeunesse, du théâtre, de la poésie ?

Je ne le sais pas exactement, un peu de tout, je crois, cela dépend bien sûr des intérêts de chacun. Je pense que les romans sont particulièrement appréciés. Les jeunes lisent beaucoup moins de livres, ils ont moins de plaisir à lire. La poésie était très à la mode lorsque j'étais jeune, mais maintenant... cela appartient au passé..

On lisait davantage de poésie avant ?

Oui, on pouvait exprimer beaucoup de choses impossibles à dire autrement, et c'était fou ces soirées où on lisait de la poésie ... Maintenant ça n'est plus pareil.

Tu pourrais dire s'il y a des difficultés particulières, liées à la langue française, dans le fait de traduire du français au letton ?

Oui, parce que la langue lettone, en comparaison du français, est plus lourde : il faut vraiment travailler pour que les phrases soient aussi légères qu'en français ; d'ailleurs, les textes compliqués sont peut-être plus simples à traduire que les textes faciles... Par exemple en français, on peut avoir toutes sortes de pronoms personnels, une dizaine dans une même phrase, « il », « elle », « le », « lui »... une personne peut dire quelque chose d'une deuxième personne à une troisième, et la phrase est toujours souple et légère. En letton, ça n'est pas du tout possible. Si on met tout le temps « il », « elle », même avec nos déclinaisons, on n'arrive plus du tout à comprendre qui était ce « il » ou ce « elle », il faut parfois glisser un nom.

Un autre exemple : en Europe, normalement, on ne traduit pas les

noms propres, on garde la version originale ; mais en letton, on a des règles pour transformer les noms propres, il y a même un petit recueil letton-français, publié par l'Académie des sciences. Tout cela est assez compliqué et donne lieu à des débats entre les linguistes. Nous traduisons donc tous les noms propres, même les lieux géographiques, et parfois cela amuse beaucoup les étrangers.

Un autre problème : vous avez beaucoup de subordonnées relatives en français, et en letton ça alourdit bien trop la langue, alors il faut trouver d'autres solutions.

Peut-on vivre de la traduction littéraire en Lettonie ?

Non ! Pas du tout, parce que la rémunération est maigre. Et puis, il y a des maisons d'édition qui ne payent pas tout de suite, et même longtemps après la remise de la traduction. Alors qu'ici... J'ai entendu le représentant du CNL aux Assises, je crois qu'il parlait de 21 euros la page ?

Oui, 21 euros pour un feuillet, qui correspond à 25 lignes de 60 signes, blancs compris.

Notre feuillet à nous, on appelle ça « page d'auteur », c'est 40 000 signes...

... 40 000 signes ?

Oui, c'est-à-dire une vingtaine de pages. Et cela va te faire bondir : cette « page d'auteur » peut être payée 85 euros, mais attention, c'est le tarif brut, ensuite il faut déduire les taxes. Donc parfois on traduit un livre et on n'a même pas un salaire mensuel... Alors, bien sûr, on ne peut pas vivre de la traduction littéraire...

Mais alors, comment font les traducteurs ? Ils ont un autre travail à côté ? Toi, par exemple, tu as un autre travail à côté ?

Moi, maintenant, depuis seulement six mois... je suis à la retraite ! Mais en Lettonie presque tout le monde a un autre travail, pas seulement les traducteurs : avec un seul salaire, on n'arrive pratiquement pas à mener une vie normale, donc les gens essaient de trouver un complément.

Et les traducteurs, qu'est-ce qu'ils font d'autre, en général ? Qu'est-ce que tu faisais, toi, avant d'être à la retraite ?

Moi, j'avais un poste important, j'étais chef du protocole du parlement letton. J'ai fait ce travail pendant 25 ans et je l'adorais ; on me l'a proposé juste à l'indépendance, un peu avant même, et j'ai eu la chance et l'honneur de créer le département du Protocole à partir de zéro. Une fois à la retraite, j'ai pu me consacrer complètement à la traduction. Mais déjà à l'époque je traduisais, le soir, le week-end, toutes les vacances... et j'avais deux enfants. Ce n'était pas évident, mais, d'un autre côté, quand on travaille toute la journée et que le soir, quand la famille s'endort, on entre dans une autre vie, dans un autre monde, on oublie le quotidien. C'est une passion. Je ne pourrais absolument plus m'en passer. Si je compare... Avant, quand je venais de terminer un livre, il me fallait une pause, mais maintenant, non, si j'ai d'autres propositions, je ne m'arrête plus, je ne peux pas résister ! Quand les enfants étaient encore petits, je faisais aussi des traductions techniques, mais j'ai arrêté.

L'autre boulot pour les traducteurs littéraires, c'est donc surtout les traductions techniques, la traduction simultanée ou l'interprétation dans les conférences, mais pour le français, il n'y en a pas tant de travail que ça, on traduit surtout de l'anglais.

Peu de traducteurs vivent seulement de la traduction littéraire. Partout, c'est un statut précaire qu'il faut défendre ! D'ailleurs, est-ce qu'il y a une association de traducteurs littéraires en Lettonie ?

Oui, une section des traducteurs littéraires à l'intérieur de l'Union des écrivains. J'en fais partie depuis 1992... Mais pour en être membre, il faut avoir plusieurs livres traduits et publiés, plus la recommandation de deux membres... Enfin, c'était comme ça à l'époque. Ensuite, il y a une séance publique où il est décidé si on est accepté ou non.

Cette section à l'intérieur de l'Union des écrivains, est-ce qu'elle défend le statut des traducteurs ?

Dans la mesure du possible. Nous avons aussi une association qui s'occupe des droits d'auteur : l'AKKA /LAA (association des droits d'auteur). Elle est très efficace.

Tu me disais que, si un de vos livres ou un extrait est lu publiquement, vous recevez des droits ?

Oui, et c'est l'AKKA/LAA qui s'en occupe. Ils prennent 10 % mais de toute façon sans eux on ne pourrait rien avoir du tout, donc c'est intéressant d'en être membre. Et ils travaillent très sérieusement. Il y a plusieurs sections, littérature, musique, arts plastiques... Ils vont aux séminaires, participent aux rencontres internationales... Ils sont au courant de tout.

Quant à l'Union des écrivains, c'est plutôt pour le prestige.

Elle n'essaie pas d'entrer en contact avec les éditeurs pour obtenir une meilleure rémunération des traducteurs ? Au moins un tarif minimum par page ?

Ah non, tout ça, c'est plutôt l'AKKA/LAA qui s'en occupe ; si j'ai un problème avec un éditeur, je peux leur demander de l'aide. Ils ont un juriste qui relève les clauses qui ne vont pas dans un contrat. Ce n'est pas le rôle de l'Union des écrivains.

Pour la rémunération, c'est plutôt confidentiel. Les maisons d'édition n'ont pas intérêt à payer tout le monde au même tarif, vu que le résultat n'est pas le même. On n'en parle donc pas beaucoup.

Je te parlais d'un minimum...

Je ne sais pas très bien. C'est très différent. Le minimum, c'est 85 euros par « page d'auteur », je crois.

Quand on pense qu'on n'est indépendants que depuis 25 ans... On a déjà pu faire plein de choses, réussir dans beaucoup de domaines. Le reste viendra sans doute, y compris pour les traducteurs littéraires...